

KARIM AMELLAL

Dernières heures avant l'aurore

ROMAN



 *l'aube*

DERNIÈRES HEURES AVANT L'AURORE

La collection *Regards croisés*
est dirigée par Marion Hennebert

© Éditions de l'Aube, 2019
www.editionsdelaube.com

ISBN 978-2-8159-2598-3

Karim Amellal

Dernières heures avant l'aurore

roman

éditions de l'aube

DU MÊME AUTEUR

Aux éditions de l'Aube

BLEU BLANC NOIR, 2016; Mikrós, 2019

Chez d'autres éditeurs

DISCRIMINEZ-MOI. ENQUÊTE SUR NOS INÉGALITÉS, essai,
Flammarion, 2005

CITÉS À COMPARAÎTRE, roman, Stock, 2006

CHRONIQUES D'UNE SOCIÉTÉ ANNONCÉE (avec le Collectif
Qui Fait la France), Stock, 2007

LA RÉVOLUTION DE LA SERVITUDE. POURQUOI L'UBÉRISATION
EST L'ENNEMIE DU PROGRÈS SOCIAL, Démopolis, 2018

« **T**emps clair à Alger, 25 degrés ce matin, mer calme, léger vent d'ouest. Bonne journée et soyez tous bénis. »

La voix de la radio avait dit ça en grésillant, l'air d'y croire à moitié.

Sonia promène son regard par la fenêtre : quelques nuages virevoltent au-dessus de la baie. On dirait des papillons. Mohamed est assis en face d'elle.

Cette vision-là est encore plus puissante que les autres.

Voici Alger qui s'étend devant lui : une grosse masse, féroce et tentaculaire, qui s'étend à perte de vue. Le soleil s'est caché derrière les montagnes de Kabylie. Dans la plaine, le long du littoral, de nouveaux quartiers se dressent à la place des forêts et des anciens domaines agricoles : El-Hamiz, Draria, Sidi Abdellah, Sidi Youcef, Sidi Yahia, et toutes les cités nouvelles,

déjà décrépites, avalent goulûment les derniers champs et les petites collines ocre jadis dardées par le soleil. À l'issue d'une bataille sans panache, le béton a définitivement vaincu la terre.

Toute sa vie, Mohamed a navigué entre deux rives, embourbé dans un lugubre clair-obscur.

Le 5 juillet 1962, il marchait rue Michelet, enveloppé dans la foule gigantesque qui déferlait des quatre coins du pays. La Révolution venait de triompher. Les accords d'Évian étaient signés. La guerre était terminée et l'Algérie, aussi radieuse qu'une mariée, émergeait enfin des ténèbres. Bientôt, il serait fonctionnaire. Bientôt, il se mettrait au service du jeune État et contribuerait à son développement, pour le bien du Peuple. Le jour de l'Indépendance, le teint encore un peu terreux et les joues brunies par les maquis, des millions de figures sortaient de l'ombre et de la peur et défilaient fièrement dans les avenues qui, vues depuis les balcons, ressemblaient à des coulées de lave. Une symphonie de youyous s'élevait jusqu'au soleil. Les haut-parleurs beuglaient, les drapeaux claquaient. Il y avait du vert et du blanc partout, des étoiles et des croissants qui s'enlaçaient tendrement. Le bonheur et l'espoir s'étaient enfin réconciliés. Les klaxons montaient vers Hydra et le Golf en une salve impétueuse. Pétries dans les geôles de Barberousse, les paroles de *Kassaman* s'élevaient des fenêtres du

DERNIÈRES HEURES AVANT L'AURORE

Front de mer, de la rue Michelet, de la place du Gouvernement, de la rue de la Lyre, de la rue Marengo et du boulevard de Verdun.

Des décennies plus tard, le peuple se lève encore. Ivres de rage et de mépris, des millions de voix se dressent, sublimes de dignité. L'espoir gonfle à nouveau les cœurs. L'emblème national recouvre les balcons. Dans toutes les rues, une marée humaine déferle, guidée par la lumière après une si longue nuit. Derrière sa fenêtre, Mohamed regarde, les yeux humides, la tête lourde, la joie qui se répand. Qu'ont-ils fait, eux, durant toutes ces années d'abîme ? Pourquoi ont-ils laissé des traîtres s'emparer de leur si belle Révolution ? Il a peur, si peur que les fantômes d'antan reprennent le dessus. Si peur que l'euphorie ne soit que passagère. Que bientôt l'hiver encore recouvre les songes. Il regarde cette révolution qui gronde, en bas de son immeuble, mais craint qu'elle se craquelle, que les monstres l'engloutissent, comme ils ont toujours fait. Il regarde, plein d'amour pour ce peuple dont il est – mais ce n'est déjà plus son histoire. C'est l'avenir.

Sonia est devant lui. Pourtant fine, sa silhouette masque presque entièrement la baie. Au-dessus, quelques nuages fins dérivent sur le ciel métallique, pareils à des voiliers. Le brouhaha de la rue rentre par la fenêtre de la cuisine, dont les volets sont à moitié fermés. Des voix stridentes des gamins de l'immeuble

au frémissement du vent dans le vénérable figuier, dont les larges feuilles cinglent sous les balcons. Plus haut sur le boulevard, les voitures descendent par vagues de la place Kennedy, à El-Biar.

Sonia pose une main chaude sur le front de Mohamed, concentré sur le bleu ondulant qu'il entrevoit enfin par la fenêtre. Drôle, ce bleu, à la fois suave et perçant, baigné d'une lumière crue, aveuglante, qui masque une gigantesque masse froide et noire, effrayante. Il voudrait l'emporter avec lui, ce bleu, ne jamais s'en défaire. De petites gouttes se forment à la commissure de ses yeux, qu'il écrase dans un geste pudique, orgueilleux. Il espère que c'est un peu de cette mer qu'il prendra avec lui quand il sera sous terre. Car il sait bien que la mort est là, qu'elle rôde, immobile et patiente, planquée dans un recoin de la pièce ou tapie dehors, dans l'entrelacs du figuier, ou bien encore posée sur les marches, juste derrière la porte, et que, d'un instant à l'autre, elle entrera, ôtera délicatement la main de Sonia pour y mettre la sienne, glaciale et pierreuse, et l'emmènera là où il doit aller.

Mais ce n'est pas par là qu'il faut commencer cette histoire. Pas par les morts. Dans ce pays immense et fier, on rit plus souvent qu'on ne pleure.

A Paris, son appartement n'était pas bien grand, mais déjà trop pour lui seul. On y pénétrait par un étroit vestibule, très sombre, dans l'angle duquel se trouvait un petit guéridon en bois ancien, avec une plaque de marbre par-dessus, et une coupelle où s'enchevêtraient des clés et des pièces de monnaie. À gauche, une cuisine tout en longueur, étroite, avec un frigo bas et, tout au bout, un vasistas qui donnait sur la cour. Aucune trace de nourriture, aucun vestige de préparation culinaire ne s'offrait au regard. Tout ici était lisse, propre et froid. Seul un fond de café gisant au fond de la cafetière, au-dessus de la gazinière, rappelait une vague présence humaine, passagère. La chambre était de l'autre côté du vestibule, et si obscure, elle aussi, qu'elle semblait le prolonger. Des rideaux défraîchis, raides et droits comme des guérites, bloquaient le passage à tout rayon de lumière qui s'y aventurerait. Le salon tenait en une

pièce rectangulaire, avec du parquet un peu noirci, qui donnait sur la rue. Des piles de livres et de magazines fripés jonchaient le parquet. Il y avait là tout ce que les éditeurs français avaient pu récemment publier sur l'histoire de l'Algérie, mais aussi des mémoires d'anciens ministres ou de figures oubliées du FLN. Il y avait également quelques revues économiques qui parlaient de commerce extérieur, de développement et d'administration publique, qu'il compulsait épisodiquement, en souvenir de son ancien métier de fonctionnaire au ministère algérien des Finances. Des affiches de films et de photos de la Casbah en noir et blanc, la plupart sous verre, recouvraient les murs. La plus grande, accrochée au-dessus d'un buffet en chêne massif, représentait le Front de mer et l'Amirauté au temps des Français, probablement au début du xx^e siècle.

La tête inclinée sur le côté, Mohamed était enfoncé dans un fauteuil en velours cramoisi, aux accoudoirs légèrement pelés sur le dessus. Ses lèvres étaient entrouvertes et exhalaient un souffle tiède, régulier, encore chargé de tabac. Il somnolait devant la télévision lorsque la sonnerie du téléphone le fit tressaillir. Les chiffres rouges de l'horloge électronique posée sur le buffet en contreplaqué indiquaient un peu plus de 23 heures. Il se leva lentement, enveloppé dans l'obscurité. Lorsqu'il saisit le combiné, une voix grave et rauque résonna au bout du fil :

DERNIÈRES HEURES AVANT L'AURORE

« As-tu pris ta décision ? »

Mohamed se figea.

Cette scène affligeante se répétait depuis des mois et survenait parfois en plein milieu de la nuit. Au bout du fil, la sinistre voix lui jetait ses imprécations à la figure, comme des crachats. Il n'essayait plus de résister et, de temps à autre, se surprenait même à la guetter.

La voix buta contre ses oreilles :

« Quand vas-tu donc te décider à partir ? »

Mohamed fixait l'immeuble d'en face par la fenêtre. D'un cordon de fenêtres illuminées s'échappaient de la musique électronique et des rires d'ados bien éméchés.

« Rentre donc au lieu de fuir, avec fierté, la tête haute », le houspilla la voix.

Mohamed décolla légèrement le combiné de son oreille. Ses tempes battaient à la cadence d'une mitrailleuse. Il n'arrivait pas à raccrocher.

« Ton pays ne te manque donc pas ? Tu n'as pas honte ? s'écria encore la voix. Qui es-tu donc pour ne rien éprouver ? Un traître, un renégat, comme tous ceux qui traînent les pieds sur des terres étrangères, se nourrissant de la becquée des autres ? »

Puis elle laissa fuser un rire sardonique qui lui glaça le sang.

« Pauvre de toi, tu crois peut-être que la France est ta nouvelle patrie ? »

En face, un couple d'adolescents s'embrassait à l'extrémité d'un balcon. Un rayon de lune caressait leurs visages.

« Tu es à la fin de ta vie, tu n'as rien en France, reprit la voix, mais tu t'y accroches autant que si c'était ton pays. Tu es pareil à tous ces veaux qui se suivent, ignorants dans le troupeau. »

Mohamed lâcha le téléphone et recula, penaud, en observant le combiné qui gisait sur le sol, avec la voix emprisonnée.

La voix avait raison pourtant. Le même refrain usé rugissait depuis si longtemps dans ses oreilles : rentrer à Alger, ne serait-ce que pour la revoir, sentir sa moiteur mêlée au parfum du jasmin, zigzaguer dans ses rues en escalier, arpenter ses boulevards, déambuler sur le Front de mer, puis descendre à la Pêcherie et après s'en aller sur la route de Tipaza, du côté du petit port de Bou-Haroun où les barcasses fleurent bon la sardine ; et là, même en songe, tout imbibé de soleil, faire quelques brasses dans l'eau cristalline en guettant les poissons qui furètent au fond, revenir lentement et s'étendre sur la grève à l'abri des oyats, plisser les yeux pour ne pas être aveuglé puis s'assoupir et divaguer, sentir l'écume venir mourir sur le sable, le clapotis des vagues sous les rochers, l'odeur des algues sèches et le sel piquer sa peau.

Assez de vivre ainsi, ruminait-il, mais en même temps la peur le pétrifiait. Comme c'était étrange

DERNIÈRES HEURES AVANT L'AURORE

d'avoir peur de rentrer chez lui! Après toutes ces années passées loin de l'Algérie, il ne la connaissait plus vraiment. Elle l'effrayait même, lorsqu'il entendait parler dans les journaux ou des reportages télévisés, pleine de violence et d'amertume, toujours à ressasser le passé, les morts, les martyrs, comme s'il fallait se donner du courage pour affronter le présent à défaut de l'avenir.

Il composa le numéro de Rachid, son vieil ami. Rachid avait quitté l'Algérie en même temps que lui, au début des années quatre-vingt-dix, quand le terrorisme commençait à frapper. Il avait tout laissé tomber : son poste d'enseignant au lycée Descartes, ses vieux amis, sa famille, et sa femme Djamila avait fait de même. Ils étaient partis en un clin d'œil, en catimini, comme des milliers d'autres dans la même situation, comme Mohamed. Tous deux avaient prévu de faire ensemble le voyage en sens inverse. À plus de soixante-dix ans, il était temps. La vérité était plutôt que Mohamed tentait sans cesse de le convaincre, mais Rachid hésitait encore à l'accompagner. Ses enfants avaient grandi et ne s'intéressaient pas vraiment à l'Algérie. Djamila ressentait toujours, en songeant au passé, une douleur, comme une aigreur, que rien ne pouvait apaiser – ni l'amélioration de la situation là-bas, ni les témoignages de ses amis qui faisaient désormais Paris-Alger comme on fait un Paris-Nice,

le cœur léger, l'esprit serein. En elle, quelque chose bloquait toujours, qui anéantissait toute velléité de retour, même quand la nostalgie étranglait sa mémoire.

C'est justement Djamila qui décrocha. Après les politesses d'usage, elle lui passa Rachid. Au fond de son cœur, elle désapprouvait son retour.

« As-tu pris ton billet ? lui lança Mohamed, la tête encore pleine des imprécations de la voix.

— Pas encore, mais je vais le faire, tempéra Rachid.

— Tu aurais déjà dû, l'admonesta Mohamed, je ne vais pas t'attendre indéfiniment.

— Ce n'est pas si simple pour moi, tu le sais bien... »

Mohamed s'en voulut d'avoir été aussi brutal.

« Excuse-moi, dit-il, je ne veux pas te presser. »

Puis ils parlèrent de futilités, du temps, un peu de politique, de l'ennui qui coulait, imperturbablement, dans leurs vies d'exilés.

« J'ai regardé le prix des billets, ce n'est pas très cher à cette période-là », dit Mohamed qui n'avait pas pu s'empêcher de revenir à la charge.

Au bout du fil, Rachid songeait à Djamila, et aux enfants qui lui avaient souvent reproché de ne pas y retourner. Désormais, ils ne lui en parlaient plus.

« Ce n'est pas ça le problème », glissa-t-il.

Mohamed s'abstint cette fois de renchérir. Ils se quittèrent sur ces paroles vaines et cette promesse molle, maintes fois réitérée.

DERNIÈRES HEURES AVANT L'AURORE

Des mois auparavant, la première fois que Mohamed lui avait proposé de rentrer un moment au pays, Rachid avait réagi comme s'il s'agissait d'assassiner quelqu'un ! « Rentrer ? Tu n'y penses pas... » Aussi, Mohamed n'en avait plus soufflé mot. Ce n'est que récemment qu'il lui en avait reparlé, à mesure que la nécessité d'un retour s'imposait comme une évidence à laquelle, désormais, il ne pouvait plus se dérober. Au début, Rachid se montra inflexible. Il n'était pas question de rentrer, du moins pas sans Djamila qui, elle, ne voulait pas y songer. « C'est un pays de fous, c'est fini, et bien fini », répétait-il pour couper court à la conversation.

Mohamed distilla alors peu à peu ses arguments, en jouant sur la corde sensible, lui rappelant les bons souvenirs, les années soixante-dix, les « années d'or » qui fleuraient bon le soleil et l'insouciance. Rachid finirait bien par céder, se rassurait-il. Lorsqu'ils évoquaient l'Algérie, Rachid ne paraissait plus aussi indifférent et, parfois même, confiait qu'il s'intéressait à ce qui s'y passait, même si ça ne l'enthousiasmait guère. Mohamed comprenait sa position. Elle avait longtemps été la sienne. Après leur arrivée en France, il avait fallu aller de l'avant, se reconstruire une vie, et pour cela, inévitablement, rompre les liens du passé. Pour Rachid, cela avait été pire. Ce n'était pas l'oubli qui avait gagné, mais plutôt une sorte de refoulement

qui s'était opéré par étapes, insidieusement. Cela ne servait à rien de remuer le passé comme un jeu de dés dans un gobelet, puis de le lancer sur la table pour voir ce qu'il en sort. Toutes les combinaisons étaient pipées. Tout ce qui sortait de ce gobelet-là puait l'amertume, la rancœur, les regrets. Il avait fallu surmonter ce sentiment, chacun à sa manière, chacun avec ses armes. Rachid, lui, avait tout mis de côté. Sa femme aussi, sûrement davantage. Ils s'étaient concentrés sur le présent, sur l'avenir de leurs enfants, qui étaient déjà des adultes, et non sur ce qu'ils avaient laissé là-bas, dans la tourbe du terrorisme. C'était long de refaire surface. Un jour, quand Mohamed lui annonça qu'il allait prendre son billet pour rentrer, Rachid resta silencieux. C'était un signal : une brèche s'était ouverte. Mohamed s'y engouffra. « Viens avec moi, ordonna-t-il, il est temps d'y retourner. » Cette fois, les yeux encore dans le vague, Rachid opina.

Ils se retrouvèrent à Montparnasse, peu de temps après. L'été s'émoissait et un ciel bleu pâle zébré de nuages d'altitude recouvrait la ville. Une odeur de chourros un peu aigre s'accrochait aux branches des marronniers. Hâlée mais déjà exténuée, la foule de septembre grossissait à l'orée des bouches de métro et sur les trottoirs des vastes boulevards. Debout près d'un lampadaire dont il semblait avoir épousé la forme, Rachid avait les traits tirés, les épaules tassées. Son nez

DERNIÈRES HEURES AVANT L'AURORE

paraissait s'être écrasé encore un peu plus et de larges cernes abîmaient son regard marron foncé. Ses rares cheveux gris avaient beau être plaqués en arrière, certains regimbaient et se dressaient sur son crâne, aussi raides que des soldats de plomb. À côté de lui, Mohamed ressemblait presque à un jeune homme !

Quand ils se saluèrent, leurs vieux corps s'entrechoquèrent comme des cuirasses de chevalier. Mohamed l'entraîna sans tarder dans un café situé de l'autre côté de la rue, où ils s'assirent à une table en formica rehaussée d'un napperon et d'un bouquet de fleurs artificielles. Un couple d'âge mûr vociférait à côté d'eux. L'homme arborait une figure de pastèque enchâssée entre deux touffes d'herbes sèches qui couraient de chaque côté de son crâne. Il portait un costume gris trop large, et une chemise bleue où s'agrippait une cravate marron d'un goût douteux. Rougeaud et volubile, il avait l'allure moyenne d'un représentant de commerce. La femme paraissait plus distinguée. Ses cheveux étaient noués en un frêle chignon qui laissait échapper quelques mèches aventureuses. Ses yeux étaient d'un vert vif, pénétrants, et éclairaient un visage droit, aux côtés saillants, que venait subrepticement briser un nez un peu busqué. Rachid les scrutait tous les deux d'un air méfiant. Ils commandèrent deux cafés à une serveuse brune qui parlait avec un fort accent kabyle – sûrement une étudiante.

« Je suis content de te voir », commença Mohamed d'un air grave.

Rachid opina mollement en fixant le couple, et surtout l'homme dont la voix gouailleuse encombrait tout l'établissement.

« Comment vont Djamila et les enfants ?

— Bien, répondit pudiquement Rachid.

— Que font-ils, maintenant ?

— Sofiane est en troisième année de médecine. Myriam fait du droit. Ils sont heureux. »

Rachid se mit à sourire un instant.

« Félicitations, s'écria Mohamed, quel beau succès ! »

Les cafés arrivèrent. La serveuse leur glissa un sourire poli, presque déférent, comme à de vieux amis de son père.

« Tu as bien réfléchi ? demanda Mohamed quand elle fut partie.

— Oui, enfin... je crois, dit mollement Rachid. Je ne sais pas si c'est une bonne idée mais les enfants m'encouragent à y aller. Djamila aussi, à sa manière.

— Elle ne veut pas t'accompagner ?

— Non, dit Rachid en fronçant les sourcils, qu'il avait moins épais qu'autrefois. Ses parents sont morts il y a plusieurs années, ses frères et sœurs sont ici. Il lui faut encore un peu de temps. Un jour, peut-être. »

Mohamed opina. Il savait que leur départ brutal d'Algérie avait été douloureux pour Djamila. Une blessure profonde dont elle ne s'était jamais remise. Égoïstement, il ne songeait qu'à une chose : Rachid viendrait avec lui.

« Est-ce que tu as enfin pris ton billet ? » lui demanda-t-il.

Rachid acquiesça.

« Aux mêmes dates que moi ? » s'enquit Mohamed.

Rachid acquiesça encore. Sa lèvre était un peu violacée, comme s'il avait reçu un coup.

« J'ai peur de ce qu'on va trouver là-bas, lâcha Rachid après un silence.

— C'est notre pays, s'efforça de le rassurer Mohamed, en ponctuant sa phrase d'un petit rire étouffé. Il n'y a rien qui puisse nous effrayer. »

Il n'en croyait pas un mot.

« Ça fait si longtemps... soupira Rachid. Vingt ans, tu te rends compte ? »

Mohamed opina en pinçant les lèvres.

« Oui, même un peu plus, répéta-t-il ; mais il paraît que le pays va mieux, dit-il d'une voix claire et forte, comme pour mieux s'en convaincre. Il n'y a plus de terrorisme. Sonia m'a dit qu'il y avait même quelques touristes qui se perdaient parfois dans la Casbah ! »

Rachid sourit un bref instant, avant que ses doutes et ses craintes recouvrent sa figure.

« Ils racontent que ça va exploser, comme en 1988, dit-il après une hésitation.

— Tout le monde dit n'importe quoi, rétorqua Mohamed, agacé. La vérité, c'est que personne ici n'en sait rien. Personne ne comprend ce qui se passe. Il n'y a que les gens là-bas qui savent. Pas nous. »

Rachid plongeait les yeux dans la tasse de café.

« Raison de plus pour aller voir, renchérit Mohamed.

— Ça a dû tellement changer... Les enfants m'ont montré des vidéos sur internet. Toutes ces femmes voilées jusqu'aux yeux dans les rues, la saleté, la corruption...

— C'est ainsi. Le temps passe. »

Rachid n'en rajouta pas. Un essaim de souvenirs emmagasinés depuis des lustres s'était mis à voltiger au-dessus de sa tête.

« Et Sonia, comment va-t-elle ? demanda-t-il soudain, en regrettant aussitôt sa question.

— Elle nous attend de pied ferme, dit Mohamed en riant, l'air de rien. Depuis tout ce temps... »

Rachid fronça les sourcils. *Depuis tout ce temps...* Comme s'il n'avait pas, lui aussi, prononcé cette formule des milliers de fois, en son for intérieur, depuis qu'ils étaient partis !

« Elle habite toujours à Port-Saïd ?

— Toujours. »

Puis, d'un air nostalgique :

— Le square Port-Saïd, tu te souviens ? »

Le square, le kiosque au milieu, les palmiers aux troncs blanchis, les immeubles haussmanniens face à la mer et leurs vastes appartements où, sur le balcon, on se croirait au large, sur le pont d'un paquebot mouillant dans la rade, se rappelait Rachid. Comment aurait-il pu oublier ce quartier qui avait si profondément marqué sa jeunesse ? Dans un récent reportage diffusé à la télévision, il l'avait revu, ce quartier, désormais la proie des « changeurs », ces jeunes aux mains aussi véloces que des anguilles qui échangeaient des malheureux dinars contre toutes les monnaies du monde. Mais au-dessus d'eux, il y avait toujours les mêmes immeubles, aussi blancs que les nuages qui striaient le ciel, aussi blancs que l'écume qui dansait sur la crête des vagues et venait lécher les rochers de Saint-Eugène.

« C'était beau, Alger, dans le temps, marmonna Rachid, le regard enfoncé en lui-même, tendu comme une épuisette prête à saisir de nouvelles images, toutes frétilantes, qui émergeaient de ses souvenirs.

— Ne t'inquiète pas : la mer, le port et la baie n'ont pas bougé ! » plaisanta Mohamed.

Le visage de Rachid s'éclaircit un instant, puis une mauvaise onde le ramena à son ancienne condition, toute d'ombres et de plis.

« Qui dirige dans ce pays, selon toi ?

— Je n'en sais rien, le rembarra Mohamed qui commençait à s'impatienter.

— L'armée ? Les services ?

— Probablement.

— Plus le vieux en tout cas, le pauvre... Quelle honte ! Une momie en chaise roulante...

— Franchement, Rachid, quelle importance, la politique ? C'est derrière nous, tout ça. Je n'y pense plus. Ça ne m'intéresse pas.

— C'est malheureux, je te jure, ils finiront par le tuer, ce pauvre pays, se lamenta Rachid. Dire qu'avant...

— Avant quoi ? le coupa Mohamed d'une voix tranchante. Tu penses que c'était mieux à notre époque, sous Boumediène ? Arrête...

— Oui, sans doute, dit Rachid, pensif. En tout cas, on n'avait pas un fantôme pour majesté.

— Bah.

— C'était la belle vie...

— Pour qui, pour nous ?

— Pour les Algériens.

— Je ne sais pas, Rachid. Nous, on vivait bien, mais ce n'était pas le cas de beaucoup de gens.

— Il y avait de l'espoir, au moins.

— Pfft. L'espoir, ça veut dire quoi ? C'est ce qui reste quand il n'y a plus rien d'autre. »

Rachid fit la moue.

DERNIÈRES HEURES AVANT L'AURORE

« Il n'y a plus d'espoir aujourd'hui. Tout le monde se tire. Les *barragas*...

— Les *barragas*, il y en a toujours eu, le coupa Mohamed. Même à notre époque. Et puis, des têtes brûlées qui prennent la mer pour rejoindre l'Europe, il n'y en a pas qu'en Algérie.

— Mais aujourd'hui, il paraît qu'il y en a beaucoup plus.

— Peut-être, et alors ?

— Alors rien, cingla Rachid, qui n'avait pas envie d'ergoter davantage.

— Quand on est jeune, on a toujours de l'espoir. Nous, on n'a même plus cette chance », rumina Mohamed.

Rachid voltigeait dans ses pensées. Mohamed n'en rajouta pas. Le discours de Rachid, enflé de critiques et d'amertume, il le connaissait par cœur – et pour cause puisqu'il avait tenu le même.

« Laissons le passé où il est, conclut Mohamed, et concentrons-nous sur le présent. »

Ça ressemblait à une phrase de politicien. Le passé qui ne passait pas, qu'il fallait dépasser, et l'avenir, là, en face, qui se rapprochait, sur lequel il fallait se concentrer, comme un point sur la ligne d'horizon, et ne pas lâcher, jamais. Blabla lénifiant. Rachid n'était pas dupe de ces balivernes, et l'appel à la raison de Mohamed avait autant d'effet sur lui que

la piqûre d'une abeille sur les écailles d'un crocodile. La silhouette de Sonia se balançait à ses cils, gracile, sautant de l'un à l'autre avec l'agilité d'une équilibriste. Il savait bien que c'était la vraie, la seule raison du retour de Mohamed à Alger, mais ça ne le regardait pas. Il avait bien réfléchi et pour lui aussi, après toutes ces années, il était temps d'aller voir ce que le pays était devenu.

« Je suis heureux d'y aller avec toi », dit-il à Mohamed. Son visage s'emplit d'une lueur douce et apaisante, semblable aux halos qui ceignent les bougies. Dans sa bouche, le goût du café se mêlait à une substance aigre-douce, tapie depuis longtemps au fond de sa gorge, aux aguets.

« On ressemble à des baleines, dit Rachid. On revient s'échouer sur la grève, après une vie passée au loin. »

Ceux qui vivent en France appartiennent à ce qu'en Algérie on appelle « la communauté algérienne à l'étranger », ou bien les « Algériens de la diaspora ». Ce sont des formules administratives, policées, que l'on trouve surtout dans les dépêches de l'agence de presse officielle, l'APS, ou quand un ministre visite l'un de ces consulats pouilleux disséminés dans la région parisienne. Ces vocables ne recouvrent pourtant pas le spectre de préjugés et de ressentiments que beaucoup d'Algériens d'Algérie nourrissent encore à l'égard de leurs compatriotes installés à l'étranger. Exprimés en termes simples, ceux-ci consistent à opposer les « vrais » Algériens, ceux qui n'ont jamais quitté la terre natale, et qui ne la quitteront probablement jamais, à ceux qui en sont partis. Dans un bref mouvement de désapprobation qu'accompagnent souvent des mimiques

caractéristiques du dégoût, on considère que celui qui est parti est parti pour toujours. Or, en Algérie, on n'aime pas les traîtres. On n'aime pas ceux qui partent.

Mohamed ne s'était jamais vraiment mélangé aux Algériens de Paris. Pour eux, l'Algérie était un repère, un ferment identitaire, un point de fixation, une icône. Où qu'ils aillent, ils emportaient un morceau du pays et, tel un étendard, le brandissaient sans relâche, goulûment. Des salles des fêtes de Seine-Saint-Denis aux bars-tabacs de Ménilmontant, tous vibraient au diapason de ce qui se passait là-bas, dont ils percevaient la joie et la détresse par leurs fréquents allers-retours, l'œil rivé sur les réseaux sociaux et les sites d'information. Sanglés dans leurs idéaux ébranlés par le réel, ils étaient beaux, sincères, émouvants, même avec leur sombre paranoïa qui les faisait douter de tout – mais si peu d'eux-mêmes tant leur orgueil était chevillé au cœur. Plus ils étaient loin de l'Algérie et plus ils l'aimaient, d'un amour filial, exubérant, dithyrambique, qu'ils manifestaient avec force drapeaux lorsque l'équipe nationale de foot était de sortie ou bien qu'un des leurs parvenait à se hisser au sommet. Car, au fond, ils avaient tant été gavés de mépris qu'ils le compensaient par un surcroît d'amour. Mohamed ne goûtait pas cela. Ces débordements d'âme et de chair le rebutaient. En quittant l'Algérie, il l'avait enfouie

dans un écrin qu'il planquait au fond de sa mémoire. Depuis tout ce temps, il n'y avait pas touché.

Rachid n'avait pas fait signe depuis plusieurs jours. Djamila l'avait-elle persuadé de ne pas partir ? Mohamed savait à quel point Rachid redoutait ce départ. La cigarette qui coulait entre ses lèvres le dégoûtait. Il l'écrabouilla au fond de l'évier puis s'aspergea par grandes giclées le visage d'eau.

Rentrer, quel étrange mot pour des gens qui ont reconstruit leur vie ailleurs ! « Rentrer, retourner, revenir » : il n'arrêtait pas de frotter ces mots l'un contre l'autre dans l'espoir d'en faire jaillir quelque chose de chaud et de réconfortant. En vain. Cet agrégat grossier de lettres *r* ne produisait que du vide. Là-bas, tous ses amis d'hier et d'avant-hier avaient eux aussi pris le large depuis bien longtemps et n'étaient jamais revenus : ceux des émeutes d'octobre, ceux de la décennie noire, ceux qui avaient survécu au pire mais n'avaient pas pu supporter la suite. Au seuil de la vieillesse, ils s'étaient dispersés aux quatre coins du monde et s'efforçaient par petites touches, sans se retourner, de bâtir un avenir pour ceux qui leur succéderaient. Ils étaient comme Rachid, comme lui. Mais l'Algérie ne s'oublie pas si facilement. On ne tire pas un trait dessus, comme ça, avant de s'en aller cueillir des violettes. Elle ne se laisse pas faire. Elle regimbe, elle se débat, elle rouspète. Elle est clouée au cœur

et, quand on veut la retirer, à l'instar d'un tableau qu'on ne veut plus voir, elle reste, elle s'accroche, son empreinte demeure pour l'éternité. On ne peut pas quitter l'Algérie, c'est elle qui vous quitte.

Et puis il y avait Sonia. Sonia qu'il avait tant aimée, avant de la quitter en même temps que le pays. Lui en voulait-elle encore ? Elle n'avait pas voulu partir, lui avait-elle assuré des dizaines, des centaines de fois. C'était vrai, mais le problème n'était pas là. Le problème, c'était lui. Les photos qu'ils s'étaient envoyées et les brèves conversations qu'ils avaient eues au téléphone ne laissaient rien présager. Trop de distance. Trop de retenue. Mohamed gardait pourtant d'elle un souvenir intact, qu'il choyait comme un sanctuaire, en trouvant chaque jour la force de le raviver. Mais elle appartenait à une autre vie. Voilà pourquoi Rachid était indispensable. Sans lui, ce voyage était impossible.

Après autant de péroraïsons que de paquets de cigarettes, il décida de hâter le cours des choses. Il appela donc Rachid et lui annonça qu'il souhaitait partir à la fin du mois.

« Viens avec moi », lança-t-il, un brin solennel, au téléphone. À l'autre bout de la ligne, Rachid semblait un peu saoul. Mohamed attendit longtemps, le téléphone vissé sur l'oreille, qu'un son résonne ; et quand Rachid prononça du bout des lèvres la phrase tant

DERNIÈRES HEURES AVANT L'AURORE

attendue, il sentit son cœur battre très fort, aussi fort qu'une grosse caisse un jour de fanfare, et s'élançer hors de sa poitrine. Un peu plus et il aurait fallu le rattraper.

« Je viens », avait simplement soufflé Rachid.

Quelques jours plus tard, son passeport vert attendait sur la table, avec son billet d'avion « open » et sa carte de résidence de dix ans. RÉPUBLIQUE ALGÉRIENNE DÉMOCRATIQUE ET POPULAIRE, proclamait en lettres d'or le précieux document de voyage. Sa valise était prête, garnie du strict minimum, sans préjuger du temps qu'il ferait, ni du temps qu'il resterait. Dans sa vieille sacoche en cuir élimée, il avait rangé les clés de son appartement de la rue Montgolfier et glissé une liasse de documents administratifs dont il aurait dû depuis longtemps s'occuper. Il y ajouta un magazine et ce long roman policier qu'il ne parvenait pas à finir.

Il se posta alors à la fenêtre et huma encore une fois l'air frais de Paris. Ça sentait l'opulence, le temps long, quelque chose d'indolent. Devant lui s'étendait le dénivelé chaotique des toits enchevêtrés, hérissés de colonies de cheminées qui proliféraient dans l'humidité du soir. En bas, un groupe de passants zigzaguait dans la rue entre les façades haussmanniennes toutes décaties et les desquamations du trottoir. Un peu plus loin, une poignée de gamins se disputait un ballon